



Danse métropolitaine

Dan Churuska

Danse métropolitaine

Je l'observe. Il s'agite, au fond du wagon, fait de grands gestes, comme s'il était sur scène, sous le regard à peine interloqué des usagers. Malgré les voix de la radio dans mes oreilles, j'entends le ramdam de la rame dans son tunnel ; je sens aussi les secousses du train, les roulements sur les rails, qui donnent du relief à la scène. Je continue de l'observer, curieux ; si bien que lorsqu'il termine son spectacle et se décide à changer finalement de public, s'approche de notre moitié de wagon, je retire discrètement mon casque audio pour écouter autant que voir. Il danse déjà, autour des silhouettes quasi immobiles. Il cherche le regard des zombies qui parcourent, statiques, les entrailles de la ville. Il tourne autour des barres au gris métallique pour y insuffler de la couleur, remplit chaque espace vide, brièvement, comme on le fait parfois vainement de ceux de nos vies, vite, sans réfléchir. Ces rustines sont rarement élégantes, mais elles nous permettent de poursuivre.

Lui, pourtant, agit avec grâce, avec délicatesse, et l'impression de ses mouvements, même fugaces, demeure. Ses vêtements amples les soulignent ; ils sont eux aussi acteurs de la performance, ils sont partie prenante de cette vie qui transpire, de ces gestes qui respirent. Je suis le danseur du regard, silencieux comme un bénédictin, silencieux comme un fauve ; je m'abreuve un peu honteusement de ce spectacle avec au creux du ventre l'impression d'être un voleur.

Du texte, je retiens chaque mot, j'en goutte chaque syllabe. Je me voudrais écrivain, je me voudrais poète, mais je me trouve incapable de reconnaître un auteur un tant soit peu connu, si ce n'est peut-être Rimbaud, Baudelaire. Il m'est impossible de dire s'il donne vie à ses mots ou à ceux d'un autre. Peut-être que cela n'a que peu d'importance.

Les voici, toutefois, les vers qui s'animent soudain :

« Dans ce jardin où Gabrielle,
Avec des cris aigus,
Gaspilla en son âme immortelle
En des jeux ambigus,

Le petit faune en terre d'ombre
Reste seul, et, parfois,
Sa flûte lance entre ses doigts
Quelque « Valse des Ombres ».

On voit alors dans une allée,
Du fond d'un vieux lilas,
S'amorcer la trace d'un pas
Sur l'herbe desséchée.

Il s'arrête devant la porte
Du hangar aux sabots
Où le maçon la trouva morte
Parmi les escargots ?

Sa tête était à côté d'elle,
Ses yeux épouvantés
Voyaient une rive nouvelle
Surgir à ses côtés.

Le monde joue à pigeon vole
Au son du tambourin,
Tout va, tout vient, chante et s'affole,
Tout disparaît soudain.

Tout va, tout vient, chante et s'envole
Comme le baladin,
Les jours, les mois, ton cœur frivole,
Ton jupon blanc, ta tête folle,
Et la paix des jardins. »

Il faut les imaginer chanter plus que dits, il faut les imaginer entrecoupés de pauses, alors que le poète s'anime d'un nouvel élan. Il faut les entendre résonner dans mon esprit, et s'intéresser à l'empreinte qu'ils laissent sur mon âme. Le spectacle est tout : la danse, les mots, et celui qui les accorde si bien.

Quant à moi... eh bien... lorsque la danse termine, et lorsque les mots laissent place au silence, je me lève, et lentement, théâtralement, je l'applaudis. Le jeune homme me salue, s'inclinant dignement. Je suis seul à faire ainsi, à reconnaître sa grâce et sa poésie. Oui, je suis seul, à me tenir debout, à joindre mes mains en ces petits « clap-clap » ridicules. Pourtant, c'est bien le monde entier qui l'applaudit, c'est le monde entier qui le voit. C'est le monde entier qui salue son art.

*Note de l'auteur : le poème cité dans le texte est
« La paix des Jardins » d'Alexandre Vialatte.*